

# LA NON-RELATION AVEC JULIEN GREEN<sup>1</sup>

par Maurice DELCROIX (Anvers)

Julien Green, 1900-1998. Marguerite Yourcenar, 1903-1987<sup>2</sup>. Lui, Américain en France ; elle, Française en Amérique, du moins à partir de 1939. Vies parallèles et pour une part inverses. Tous deux grands romanciers, maîtres de l'ancien style. Tous deux à la Pléiade. Tous deux aux deux Académies, belge et française, et dans le même ordre<sup>3</sup>. Des relations, des amis communs : Jean Lambert, Jean Cocteau, Joseph Breitbach<sup>4</sup> ; des critiques, et pas les premiers venus : Edmond

---

<sup>1</sup> Texte prononcé, en version réduite, à la journée Marguerite Yourcenar de l'Académie belge, le 15 novembre 2003. On ne s'étonnera pas qu'une part de l'information fournie soit déjà connue des yourcenariens.

<sup>2</sup> Nos références à Julien GREEN iront à l'édition des *Œuvres complètes* à la Bibliothèque de la Pléiade (sigle : OC ), t. I à VIII, 1972-1994, journal compris jusqu'en 1981, et aux volumes du journal qui suivirent, *L'Arc-en-ciel* et *L'Expatrié* aux Éditions du Seuil en 1988 et 1990, *L'Avenir n'est à personne* et *Pourquoi suis-je moi* chez Fayard en 1993 et 1996. Pour les *Œuvres romanesques* de Marguerite YOURCENAR, nous utiliserons l'impression de 1995 ; pour *Les Yeux ouverts*, l'édition originale (sigles habituels).

<sup>3</sup> Pour Julien Green, à l'Académie belge en 1951 (réception le 8 septembre 1951) ; à l'Académie française en 1971 (réception le 16 novembre 1972). Pour Marguerite Yourcenar : à l'Académie belge en 1970 (réception en février 1971) ; à l'Académie française en 1980 (réception le 22 janvier 1981).

<sup>4</sup> Pour Cocteau, voir entre autres le *Journal*, t. IV, p. 44-45 et 48, t. V, p. 171 et 328 ; *YO*, p. 93-94, et la communication d'Alexandre Terneuil à la journée Yourcenar du 15 novembre 2003 à l'Académie belge (à paraître). Pour Jean Lambert, gendre de Gide, voir le *Journal*, t. IV, p. 1206, 20 février 1971 ; *L*, p. 425-426.. Pour Joseph Breitbach, fils adoptif de Jean Schlumberger, voir le *Journal*, t. VI, p. 203, 354, 448, et dans *L*, p. 529-534, la dernière lettre publiée d'une correspondance qui s'est étendue sur plus de 25 ans. Il y eut d'autres relations communes, littéraires ou non, Thomas Mann, Roger Caillois, Marcel Jouhandeau, et il n'est pas interdit d'en imaginer d'autres. Ainsi, à chaque visite à Rome, Green comme Gide allait fleurir la tombe de Rilke. Ou encore : « Comme à Gide et à plusieurs autres romanciers français », écrit Josyane SAVIGNEAU dans sa biographie (p. 281), François Augiéras envoie à Marguerite Yourcenar, en 1960, son autobiographie romancée. Gageons que Green la reçut aussi. Elle, en tout cas, répond abondamment (voir *L*, p. 101-104).

Jaloux, Gabriel Marcel<sup>5</sup> ; des influences communes, et non des moindres : André Gide, Maeterlinck<sup>6</sup>. Pas une seule fois le nom de Julien Green dans les entretiens de Marguerite Yourcenar<sup>7</sup>. Pas une seule fois, avant 1985, le nom de Marguerite Yourcenar dans le journal de Julien Green<sup>8</sup>. Mais le 25 février 1985, ce constat qu'on pourrait dire d'une non-relation : « Je n'ai plus envie d'aller à l'Académie [...]. Après tout Marguerite Yourcenar ne venait pas plus que moi »<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> Critiques ou amis ? Edmond Jaloux rend compte d'*Alexis* – « une révélation » – et mentionne l'essai « Diagnostic de l'Europe » (parus tous deux en 1929) dans les *Nouvelles littéraires* du 26 avril 1930 ; « ami très cher » (*L*, p. 426), il suivra jusqu'à sa mort le parcours de Marguerite Yourcenar. Julien Green écrit dans son *Journal* : « Il aimait mes livres et il l'a dit abondamment dans des articles qui ont aidé à me faire connaître » (*OC*, t. V, p. 206-207). Julien Green appréciait beaucoup Gabriel Marcel, sinon toujours son jugement littéraire : « homme d'une très grande bonté et qui ne mentait jamais » (*L'Arc-en-ciel*, p. 61, 21 août 1981). Marguerite Yourcenar correspond avec Marcel, qui rend compte des représentations d'*Électre* aux Mathurins en 1954 et présente son théâtre dans le dossier de *Livres de France* en mai 1964 (voir *L*, p. 201-203). Coïncidences moins significatives, puisqu'elles relèvent de la spécialisation des journalistes littéraires, les médias passent de l'un à l'autre : la « Rencontre avec Julien Green » de Gabriel d'Aubarède paraît le 4 mars 1954 dans *Les Nouvelles littéraires*, sa « Rencontre avec Marguerite Yourcenar » le 29 avril ; et les deux écrivains auront affaire à Guy Dupré, entre autres dans *Arts*, Yourcenar le 19 août 1959, Green le 27 avril 1960. De même pour Janine Delpuch ou Paul Guth, et bien sûr Bernard Pivot et ... Matthieu Galey, pour lequel voir le *Journal*, t. VI, p. 63, 31 octobre 1972.

<sup>6</sup> Faut-il parler d'influence ? On connaît l'intérêt que Gide accorda au jeune Julien Green, dont il espérait qu'il confessât plus ouvertement son homosexualité. Green secoua cette emprise. Marguerite Yourcenar ne la contesta pas moins, en dépit de leurs vains désirs et de leurs vains combats ; mais la critique est d'un autre avis : voir par exemple Carole ALLAMAND, « Yourcenar et Gide : paternité ou parricide ? », *Bulletin de la SIEY* n°18, p. 19-38. Maeterlinck est celui qu'on a lu, qu'on lit encore : plusieurs fois mentionné et cité dans le *Journal* de Green, et jusque fort tard, par exemple le 2 décembre 1984 : « «Nous ne voyons pas l'envers de nos destinées». Comme toujours les phrases de Maeterlinck disent plus que les mots » (*L'Expatrié*, p. 162). Sur la relation de Marguerite Yourcenar avec Maeterlinck inspirateur possible des *Mémoires d'Hadrien*, voir notre « *Avant le grand Silence* », *Bulletin de la SIEY*, n° 19, décembre 1998, p. 157-166.

<sup>7</sup> Il est vrai qu'André Fraigneau, passé 1939, ne sera pas nommé davantage. La bibliothèque de Marguerite Yourcenar à Petite-Plaisance contient toutefois deux récits de GREEN : *L'Autre Sommeil*, Gallimard, 1931 (la date a son intérêt), et *Moira*, Plon, 1950.

<sup>8</sup> Avant quoi, après quoi, silence, même quand elle meurt, à une exception près, qu'on trouvera à notre note 16. Sous réserve d'examen plus systématiques, Michèle Raclot et Marie-France Canérot, spécialistes de Green, n'infirmant pas cette constatation. Il est vrai que le journal publié n'est que « la partie émergée de l'iceberg », selon le mot de Giovanni Lucera (t. VI, Préface, p. 8).

<sup>9</sup> *L'Expatrié*, p. 69, 25 février 1985.

Même le silence a ses degrés. En 1972, Marguerite Yourcenar reçoit le Prix littéraire de Monaco. La même année, le journal de Julien Green, qui avait été en 1951 le premier lauréat de ce prix, note au 23 avril : « Retour d'un bref séjour à Monaco pour décerner le prix »<sup>10</sup>. Rien de plus, sauf qu'il poursuit : « À Beaulieu où j'étais allé dîner, j'ai senti la présence indescriptible de l'adversaire » (*ibid.*), comprenez le diable, mais non nécessairement Marguerite Yourcenar, qui n'était pas à Monaco<sup>11</sup>. Le silence a ses degrés, et la parole ses démarquages. À Jean Chalon<sup>12</sup>, dans ce cas, le rôle de la vieille chèvre aux dents longues, mâchonnant les propos d'autrui. Le 20 décembre 1980, il rapporte cette appréciation de Julien Green sur les *Mémoires d'Hadrien* : « Ce que vous prenez pour du marbre n'est que du saindoux »<sup>13</sup> ; et sur son auteur : « Sagan de l'Antiquité » ; sept jours plus tard, il attribue à Yourcenar le propos suivant : « Julien Green n'est qu'un indémodable sudiste sentimental, c'est une Margaret Mitchell au masculin »<sup>14</sup>. Mais une bien obscure rumeur, anonyme, sans lieu ni date, affirme que Green et Yourcenar se voyaient, au cours des années trente, dans un café de la rue de Sèvres<sup>15</sup>. J'abandonne au biographe ces décevants témoignages<sup>16</sup>.

---

<sup>10</sup> OC, t. V, p. 28. Gageons qu'il fut moins favorable à Marguerite Yourcenar que Carlo Bronne, qui participa lui aussi à l'attribution du prix, et avait été pour beaucoup dans l'élection de l'écrivain à l'Académie belge.

<sup>11</sup> Elle n'y sera pas davantage « en décembre, au moment de la remise du prix », retenue à Petite-Plaisance par l'état de santé de sa compagne (Josyane SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 344).

<sup>12</sup> Journaliste au *Figaro*, né en 1935, longtemps féal de Marguerite Yourcenar, Jean Chalon finira par s'enorgueillir de l'avoir bravée, ce qui consomme leur rupture définitive. Auteur, entre autres, d'« ouvrages d'humeur » mais aussi, en 1985, d'un livre qui a dû plaire : *Le Lumineux Destin d'Alexandra David-Neel* (information et citation du *Dictionnaire des lettres françaises / Le XX<sup>e</sup> siècle*, La Pochotèque, 1998, p. 238 ; notice de Françoise JURANVILLE).

<sup>13</sup> Puisqu'il est question de saindoux, rappelons qu'en matière d'érotisme, Nathanaël se distinguait des Hadrien et des Zénon en ce qu'« il n'aimait vraiment que les petit seins doux comme du beurre », la comparaison pouvant surprendre (*OR*, p. 967). Si Marguerite Yourcenar a eu vent du vilain mot de Green, sa réponse est ici (voir à ce propos notre « Marguerite Yourcenar : Une biographe devant ses biographes », *CAIEF*, n° 52, mai 2000, p. 219).

<sup>14</sup> *Journal de Paris*, 1963-1983, Plon, 1999, p. 257 et 259.

<sup>15</sup> Rapporté à Claude Benoit, yourcenarienne de la première heure, par une de ses sœurs, qui ne peut préciser davantage.

<sup>16</sup> Et un autre qui l'est moins : le *Journal*, à la date du 11 février 1990, offre une nouvelle mention nominale, cette fois pour relever une coïncidence qui va loin, si même elle fut en fait signalée par un tiers. Yannick Guillou, exécuteur littéraire de Marguerite Yourcenar, touche du clavecin. Il joue pour Green du Couperin et entreprend de le commenter. Green l'interrompt : « On a envie de s'écrier : n'en

C'est d'œuvre à œuvre qu'on voudrait s'interroger sur cette réciproque ignorance. Comme l'écrit Marguerite Yourcenar dans son essai sur Mishima, c'est dans l'œuvre qu'il faut chercher « la réalité centrale » d'un écrivain (*EM*, p. 198). Elle ajoute toutefois que la mort suicidaire du romancier japonais aura été « l'une de ses œuvres » (*ibid.*), relançant du même coup le rapport secret de l'écriture et de la vie. Les deux auteurs qui nous occupent ici affirment tous deux nourrir leurs personnages de leur substance – un mot qui doit plaire à Bérengère Deprez. Mais précisément leurs œuvres pourraient-elles être plus différentes ? La romancière triomphe dans l'historique et le souci du réel, le romancier dans le contemporain et l'imaginaire débridé, quitte à y voir un autre réel. Chez l'une, les protagonistes majeurs, empereur ou médecin-philosophe, ont pour eux la maîtrise, au moins celle d'eux-mêmes ; chez l'autre, des personnages indécis subissent le plus souvent leur nature et l'implacable maîtrise d'autrui. L'œuvre majeure de Julien Green est peut-être son journal, longue tentative de sincérité pudique, qui s'étend sur quelque septante ans ; Marguerite Yourcenar, sauf exception, n'en tenait pas. Son *Labyrinthe du monde*, la grande œuvre de ses dernières années, qu'elle n'aura pas eu le temps d'achever, commence certes comme une autobiographie, – « L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903 » (*EM*, p. 707) ; mais l'autobiographie tourne court au bénéfice d'une chronique romancée des lignées familiales. Julien Green, au contraire, n'en finit pas d'écrire la sienne<sup>17</sup>.

Non qu'il ne soit possible de rencontrer chez l'un comme chez l'autre les mêmes thèmes, les mêmes choix, comme on pouvait s'y attendre de deux contemporains de culture comparable. Les seuls fragments de journal intime que Marguerite Yourcenar ait jusqu'ici livrés au public jalonnent les récits de *Feux*. Le premier n'est pas le moins provocant : « J'espère que ce livre ne sera jamais lu » (*OR*, p. 1083) ; comme le jeune Green le fait dire à l'un de ses premiers porte-parole : « Je n'écris pas ceci en vue

---

dites pas plus, j'ai tout compris ». Or bien des années plus tôt « Marguerite Yourcenar a fait la même remarque, comme Yannick tentait de lui expliquer le sens de ces morceaux : "Pourquoi me répétez-vous ce que cet instrument vient de me dire ?" » (*L'Avenir n'est à personne*, p. 17). Sans autre commentaire.

<sup>17</sup>Sans compter les récits annexes et sans parler de l'imprégnation autobiographique des pièces et des romans. Voir par exemple *Sud*, *Moira*, ou *Chaque homme dans sa nuit*, si même Wilfred, comme le Nathanaël d'*Un homme obscur*, n'aime que les femmes, et plus que toute autre celle, aimante comme lui, qu'il ne possédera pas.

d'un lecteur »<sup>18</sup> (t. I, p. 17). Yourcenar emprunte à Hugo le titre d'un de ses essais – « Le Cerveau noir de Piranèse » –, Green le titre d'un de ses romans – *Chacun dans sa nuit*. Le premier texte dramatique de la première – *Le Dialogue dans le marécage* – met en scène la Pia, l'épouse infidèle que son mari séquestre et que Dante rencontre au chant V de son Purgatoire – « Ricorditi di me, che son' la Pia »<sup>19</sup>; le second s'en souvient trente ans plus tard dans son *Journal* du 22 février 1959 : « Souviens-toi de moi, qui suis la Pia » (t. V, p. 169). Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'ils avaient le sens de l'intime, qu'ils avaient lu Hugo ou tel passage de *La Divine Comédie* ? « Cher Dieu, quand mourrai-je?... » : c'est Alexis qui rappelle à Monique ces paroles du début d'une « vieille prière allemande » (OR, p. 46) ; et Green : « Liebster Gott, wann werd ich sterben ? » (t. V, p. 253, 20 octobre 1960). Mais comme le rappelle en note Jacques Petit, ces paroles figurent dans la cantate 161 de Bach. L'ancienne critique positiviste n'accordait d'importance à ce genre de coïncidences que pour autant qu'une relation autrement attestée les étayât. On peut toutefois donner davantage de sens, et d'une autre sorte, à d'autres rencontres textuelles. « En matière de vie privée, il faut, ou bien dire tout fermement et sans équivoque possible, ou au contraire ne rien dire du tout » écrit Marguerite Yourcenar à Jeanne Carayon<sup>20</sup>. Et Green, travaillant à son *Autobiographie* : « Sur la première page de ce livre, j'ai écrit : *ou tout dire ou se taire* » (t. V, p. 278, 28 août 1961). « Je me suis finalement accepté moi-même » (OR, p. 319), déclare Hadrien. Et Green dans son journal : « En ne s'acceptant pas soi-même tel qu'on est, on se rend insupportable à autrui » (t. V, p. 42 ; 29 juillet 1956)<sup>21</sup>. Le premier Nathanaël,

<sup>18</sup> Daniel, dans *Le Voyageur sur la terre*, publié en 1926 (t. I, p. 27).

<sup>19</sup> Ainsi cité par Marguerite Yourcenar dans sa note sur la pièce, *Th I*, p. 175.

<sup>20</sup> Fragment d'une lettre inédite du 3 juin 1973, cité par Josyane SAVIGNEAU dans sa biographie (p. 354).

<sup>21</sup> Voir aussi *L'Arc-en-ciel*, p. 224, 15 janvier 1983 : « Il faut s'accepter. » Plus surprenant peut-être, ce mot de Zénon : « Il est étrange que pour nos chrétiens les prétendus désordres de la chair constituent le mal par excellence » (OR, p. 814), et celui de Green en fin de vie, à propos d'une dénonciation papale de l'homosexualité : « Cette condamnation de la chair sous toutes ses formes a quelque chose de moyenâgeux » (*L'Expatrié*, p. 98, 15 mai 1985). Il est d'autres registres, comme les choix génériques, la vie publique, l'écologie, où Julien Green et Marguerite Yourcenar raisonnent quasi de même : tous deux, par exemple, professent une relative méfiance à l'égard du roman historique : pour Julien Green, *Les Pays lointains*, roman du Sud, « n'est pas un roman historique, genre que j'apprécie peu, mais il est en marge de l'Histoire » (*L'Expatrié*, p. 147, 8 octobre 1985). Marguerite Yourcenar, qui convient à

dans *La Mort conduit l'attelage*, s'arrête devant un Christ crucifié : « C'était un homme, et tous les hommes » (p. 173). Green, devant un Christ du XIV<sup>e</sup> siècle : « C'est simplement un homme qu'on vient de mettre à mort, un visage qui est celui de l'humanité entière » (t. V, p. 481, 27 juin 1968). On connaît l'exergue de *Souvenirs pieux*, emprunté à un Koan Zen : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ? ». Quelques années plus tôt, Green se contentait de rapporter la question d'un petit garçon de cinq ans : « "Où étais-je avant de vivre avec papa et maman ?" ». Et il ajoute : « Cette question aurait plu à saint Augustin » (t. V, p. 445 ; 12 novembre 1967).

Les prédispositions ne manquaient pas en effet, qui auraient pu intéresser l'un à l'autre nos deux auteurs. Pour tout dire, Julien Green aurait pu être un Alexis, fût-ce un Alexis sans Monique. Alexis, c'est ce jeune homme, triste héros du premier roman de Marguerite Yourcenar, qui découvre à son grand dam qu'il ne peut aimer que son semblable – entendez qu'il est homophile. Pour combattre son penchant, il épouse Monique, qu'à défaut d'amour il vénère, mais c'est pour finalement la quitter. Et tout le roman n'est que la longue lettre toute en réticences qu'il lui écrit pour expliquer son départ, revivant du même coup son « vain combat »<sup>22</sup>, mais pour justifier finalement son émancipation. Le combat ne fut pas moins vain pour le jeune Green, attiré lui aussi par la beauté, en particulier celle des hommes. Comme Alexis, très attaché à une mère bientôt disparue, à laquelle il n'aurait pu déceimment se confier, il a fait l'expérience de la pauvreté ; celle aussi d'une enfance pure ou

---

l'occasion qu'*Hadrien* est un roman historique, n'en considère pas moins qu'« appliquée à ce que j'ai écrit, la formule du roman historique me paraît un peu vaine » (*Portrait d'une voix*, p. 71). Tous deux manifestent également leur scepticisme à l'égard de la politique, leur souci de préserver la nature, de défendre les animaux, leur pessimisme sur l'avenir de l'homme. On connaît les positions écologiques de Marguerite Yourcenar. Julien Green est sensible lui aussi aux « grands cris d'alarme qui nous viennent des forêts », menacées par les pluies acides (*L'Expatrié*, p. 50, 20 décembre 1984). « Les forêts meurent » (*ibid.*, p. 86, 17 avril 1985). Sur la voie du sacré, tous deux fréquentent les mystiques, Jakob Boehme, Maître Eckhart, Ruysbroeck. Sur d'autres voies, Jean Rostand. Tant qu'à parler de lectures : à 14 ans, Marguerite Yourcenar découvre *La Gloire de Don Ramire*, d'Enrique LARRETA, dans la traduction de Remy de GOURMONT, et en parle encore à 25, à 68 ans (*EM*, p. 465-467) ; Julien Green, à 59 ans, le dit encore « merveilleux roman » (t. V, p. 179, 11 avril 1959).

<sup>22</sup> Le titre complet est *Alexis ou le Traité du vain combat*.

dite telle<sup>23</sup> ; l'un et l'autre, néanmoins, errent désormais dans les rues nocturnes, en quête d'aventures sordides. Mais tandis qu'Alexis, élevé dans la religion, se détourne de la foi autant que de l'épouse, l'auteur du *Pamphlet contre les catholiques de France* (octobre 1924) reviendra à l'épouse du Christ en avril 1939, si même on ne peut parler à son propos, sur le douteux terrain de la chair, de stricte observance. Une des lignes de force de son autobiographie n'est que la confession de sa faiblesse, ou comment on peut avoir la foi et rester pécheur, paradoxe, tout compte fait, assez commun.

Cette autobiographie ne s'écrira, ne se publiera, chez Grasset et chez Plon, qu'entre 1959 et 1974. Mais « dès 1922, Julien Green rédige une "très longue confession" "dans laquelle – dit-il – je racontais ma vie intime depuis mon enfance" »<sup>24</sup>. « C'était une lettre, une lettre de trente pages »<sup>25</sup>, adressée toutefois à un homme. De 1936 à 1938, l'écrivain commence un roman qu'il abandonne ensuite, à la veille de sa conversion, pour ne le reprendre qu'en 1955. Lorsque le livre paraît, sous le titre *Le Malfaiteur*, l'auteur en a retranché un long passage, une longue lettre, qu'il n'y réintroduira qu'en 1973, pour l'édition de la Pléiade. Selon le sous-titre qui la coiffe désormais, c'est « La Confession de Jean »<sup>26</sup>, dont Jean lui-même proteste qu'elle « n'est pas une confession, car une confession suppose un remords et je n'éprouve aucun remords » (p. 309). Malfaiteur ou non, Jean est un autre Alexis. Même récit d'une enfance pure dont les années de collège n'entament pas l'innocence en dépit des exemples observés, jusqu'au jour où le garçon se découvre différent des autres, d'une différence qu'il ne peut avouer à sa mère. Peu après, la mère meurt. Bientôt, pour le jeune homme, c'est l'errance dans les rues nocturnes. « La foi me tirerait d'affaire », concède-t-il, « mais je n'ai plus la foi » (p. 328). Mais à qui cette lettre est-elle adressée ? À une femme, cette fois,

---

<sup>23</sup> Alexis : « Ma jeunesse, mon adolescence plutôt, a été absolument pure, ou ce qu'on convient d'appeler telle » (*OR*, p. 10). Green : « Nous étions pauvres », « J'étais l'innocence même et le restai longtemps » (t. V, p. 649 et 636).

<sup>24</sup> Citation de Jacques PETIT, l'éditeur des cinq premiers volumes des *Œuvres complètes*, qui cite lui-même le journal de Green à la date du 21 juillet 1950 (t. V, p. 1579). C'est à cet éditeur ou à ceux qui ont continué la tâche après sa mort, Giovanni LUCERA, Michèle RACLOT, Damien VORREUX, que nous empruntons le meilleur de notre information sur Green, notamment pour l'argumentation qui suit.

<sup>25</sup> Citation du journal à la date du 3 décembre 1961, relevée également par Jacques Petit.

<sup>26</sup> Ainsi titré, dans la seconde partie du récit.

âme aimante. La coïncidence s'arrête là. Entre Hedwige et Jean, la différence d'âge est grande. Il ne l'a pas épousée, elle en aime un autre, toutefois homophile autant que lui, et précisément son indigne ami ; ce dont elle meurt. Le 30 octobre 1936, au moment de commencer ce roman, Julien Green en formulait ainsi le projet : « Je voudrais écrire le livre qu'on ne m'a jamais donné à lire, mais que j'ai attendu pendant toute ma jeunesse. J'ai cru qu'il serait un jour placé entre mes mains par une faveur particulière du hasard »<sup>27</sup>. On peut imaginer le sens que prendrait ce propos si Green avait un jour, avant ou après cette date, découvert le récit d'Alexis.

À défaut d'écrire la réponse de Monique, comme elle en eut parfois l'envie, Marguerite Yourcenar réécrira plus d'une fois l'histoire d'Alexis, déguisant sous d'autres noms ses personnages et la présentant comme celle d'un couple auquel Michel de Crayencour, son père, avait été étrangement lié. Pour une part, c'était pourtant un peu la sienne, si l'on en juge par cette confidence du *Labyrinthe du monde* sur un amour de ses vingt ans pour « un jeune inconnu qui lui paraissait différent des autres » (*EM*, p. 1284), et qui l'était en effet, autant qu'Alexis. La première version de cette histoire, on le sait, avait été publiée en 1929. En 1931, et donc fort tôt, Monique devient *La Nouvelle Eurydice*, dans le récit qui porte ce titre significatif : le couple à deux, mal apparié, est devenu un couple à trois, qui ne l'est pas moins, les deux hommes se découvrant davantage attirés l'un par l'autre que par celle que l'un et l'autre ont cru aimer, et qui a emporté son secret dans une mort sans retour. En quoi Michel, homme à femmes, n'est pas véritablement en cause ; ni Marguerite. Cinquante ans plus tard, et donc fort tard, celle-ci retraçant cette fois sans déguisement la vie aventureuse de ce père, ce sont encore Alexis et Monique qui reparassent dans le troisième volume du *Labyrinthe du monde*, sous les noms d'Égon et de Jeanne de Reval, masques transparents de leurs modèles réels. Michel, cette fois, est l'amant de Jeanne, auprès de laquelle Égon-Alexis a fait retour, sinon repentance. Jeanne, toutefois, n'est « ni une dévergondée, ni une nymphomane », précise-t-on (*EM*, p. 1275). Elle refuse d'abandonner son mari pour son amant. Entre-temps, et de même à cinquante ans de distance, Marguerite elle-même aura connu deux hommes, connu et aimé, mais tous

---

<sup>27</sup> Cité par Jacques PETIT dans sa Notice sur la genèse de *Le Malfaiteur*, OC, t. III, p. 1599-1600.



deux homophiles, et sans réussir à se les attacher vraiment<sup>28</sup>. C'est la mort du second qui achève de le séparer d'elle. Pour rompre définitivement avec le premier, elle aura écrit *Le Coup de grâce*, situé comme *Alexis* en Europe de l'Est, mais où la critique se plaît à la reconnaître elle-même dans le personnage de Sophie, victime des dédains d'Éric. Entre Marguerite et Jeanne, son modèle humain, se tissent ainsi les fils souples de l'analogie, à travers la différence des destinées. Dans les déboires et le beau silence de Jeanne, c'est l'échec passionnel de Marguerite qui se trahit, en quête d'une « alter ego » moins délaissée qu'elle ne le fut elle-même.

L'enfance de Marguerite Yourcenar, le père mis à part, s'est déroulée en milieu catholique, celle de Julien Green en milieu protestant. « [...] j'étais catholique », dit Alexis à sa femme ; « vous étiez protestante, mais cela importait si peu » (*OR*, p. 56). C'est du moins ce que consigne l'édition définitive du roman. À moins que ce ne soit le contraire. Marguerite Yourcenar, en effet, devant Matthieu Galey qui l'interroge à propos d'*Alexis*, pour cette fois extravague : « Il y a une phrase où il dit à Monique [...] : "J'ai été protestant, vous étiez catholique". J'ai changé trois fois cette phrase. Dans la seconde édition, c'est devenu : "J'étais catholique, vous étiez protestante". Et puis je suis revenue à la première version » (*YO*, p. 36). Du moins conclut-elle comme son personnage : « Au fond, peu importait » (*ibid.*). Anecdote sans conséquence ? L'indifférenciation religieuse n'est pas, chez Yourcenar, indifférence au sacré, qu'elle n'attribue pas seulement à la beauté des rites (*YO*, p. 35). Mais elle voit le sacré au-delà des dogmes, dans le sentiment d'être unie à tout<sup>29</sup>. Déjà, dans les années trente, c'était auprès du mythe antique qu'elle trouvait « le contact perpétuel de l'être humain avec l'éternel » (*YO*, p. 36). Par la suite, l'étude des religions et des sagesses orientales l'oriente, entre autres, vers le bouddhisme. Reste que dans *Le Labyrinthe*

---

<sup>28</sup> Plus un troisième, qui portait comme le premier le prénom d'André, ou plutôt d'Andréas, psychanalyste, mais n'appartenait pas à la confrérie. Sur ce qu'il fut pour Marguerite Yourcenar, pendant cette croisière où il l'emmène en Grèce, on est réduit aux hypothèses. Mais dans *Le Labyrinthe du monde*, à propos d'un bébé de celluloid qu'enfant elle materna tout un hiver, elle écrit : « Hasard ou présage, je l'appelai André, nom qu'allaient porter deux hommes qui me furent chers, sans que mes émotions à leur égard eussent rien de maternel » (*EM*, p. 1330).

<sup>29</sup> À Matthieu Galey toujours : « [...] j'ai senti un beau jour qu'il fallait choisir entre un groupe de dogmes quelconques et tout ; j'ai choisi tout » (*YO*, p. 43).

*du monde*, Jeanne de Reval est restituée à sa foi protestante, toutefois « profondément mystique », plutôt que « religieuse », est-il confié à Matthieu Galey, « faisant passer les autres avant elle-même et retrouvant dans les autres, de quelque nom qu'on l'appelle, Dieu » (*YO*, p. 36). Dès 1929, elle lui avait fait dire, par Alexis : « Vous viviez en Dieu », « vous n'en parliez jamais, parce que vous le sentiez présent » (*OR*, p. 58). Et dans *Le Labyrinthe du monde* : entre Michel et Jeanne, « la pierre d'achoppement, c'est Dieu. [...]. Jeanne en parle peu, mais on sent qu'elle le respire et l'exhale comme l'air même de sa vie » (*ibid.*, p. 1276). Qu'à Michel, l'autre le plus aimé, Jeanne se soit « donnée » tout « simplement » n'y change rien, au contraire. Ce que Julien Green aurait pu comprendre, si même les romans de sa maturité travaillent à ce que la conversion de ceux ou de celles qui se sont donnés fasse qu'en fin de compte ils se reprennent<sup>30</sup>. Mais personne, chez Yourcenar, n'étouffera Moïra sous l'oreiller de la faute.

Entre Green et Yourcenar, c'est bien d'une non-relation qu'il s'agit, ou d'une relation pour le moins contournée. On sait à quels éclats de violence en viennent le plus souvent les personnages de Green, femmes ou hommes. Emily Fletcher met le feu à Monte-Cinere, et y brûle avec son enfant. Adrienne Mesurat précipite son père dans l'escalier. Violents, les hommes le sont pour celles qu'ils désirent, comme pour ceux qu'ils ne désirent pas. Moïra n'est pas la seule victime. Dans *Léviathan*, Guéret défigure Angèle, assassine un vieillard. Hoël, dans *Varouna*, tranche sauvagement la gorge de Morgane<sup>31</sup>. Marguerite Yourcenar est moins excessive, du moins dans sa maturité : son Hadrien vieillissant se borne à faire exécuter ceux qui complotent contre lui, et Zénon jeune, dans *L'Œuvre au Noir*, à retourner contre son agresseur le poignard qui le menace. Son Nathanaël, dans *Un homme obscur*, a « horreur de toute violence » (*OR*, p. 951). Reste que dans *Anna, soror...*, où frère et sœur se sont livrés à l'inceste, éclairés sur leur désir par la violence qu'Ammon, personnage biblique<sup>32</sup>, fait subir à sa

---

<sup>30</sup> C'est particulièrement le cas de Roger dans *L'Autre* et, à sa façon, cette fois meurtrière, de Joseph Day dans *Moïra*.

<sup>31</sup> Gustave, dans *Le Mauvais lieu*, se tranchera lui-même la gorge, « d'une oreille à l'autre » (t. VIII, p. 471).

<sup>32</sup> À qui pourrait penser Julien Green quand il écrit dans *L'Arc-en-ciel*, à la date du 17 septembre 1983 : « Je mets au défi les meilleurs écrivains et les plus adroits, les mieux rompus à toutes les roueries du style, de jamais écrire un

sœur Tamar, Miguel trouve dans un combat sanglant la mort brutale qu'il cherchait. Dans *Le Coup de grâce*, qui se déroule dans l'atroce décor d'une fin de guerre en Courlande en 1919, Sophie repoussée par Éric et passée à l'ennemi finira par obtenir de lui qu'il l'exécute lui-même, cruelle justification du titre. Parmi les récits des années trente, on s'avise que dans les *Nouvelles orientales*, qui furent pourtant, pour l'écrivain, une des premières façons de prendre distance d'elle-même, un des motifs récurrents les plus âpres, qu'il frappe Ling le serviteur fidèle, Kostis le brigand ou Kali la déesse, se trouve être la décapitation<sup>33</sup>.

*Varouna* est une des rares œuvres de Green qui prenne distance de la contemporanéité, du moins pour les deux premières de ses trois parties<sup>34</sup>. La première se situe en effet au XVI<sup>e</sup> siècle, la seconde au temps d'Henri III – on n'est pas loin de *L'Œuvre au Noir*, ni d'ailleurs d'*Un homme obscur*. Hoël a d'abord été une sorte de Nathanaël ballotté au gré des vents, « sans aucun souci de l'avenir », sa « jolie figure » disposant les gens « en sa faveur » (t. II, p. 634). Enfant, ses parents utilisent sa naïveté à leur métier de naufrageur : c'est lui qui porte la lanterne. Devenu homme, « il ne s'éprenait d'aucune femme ; cependant il n'était que de le requérir d'amour » pour qu'il acceptât le jeu (p. 639). Un jour, dans un grand port, un autre désir lui vient : passer les mers pour voir une autre terre. En quelque sorte comme Nathanaël, si même il n'a pas les mêmes raisons de fuir loin, et comme lui, à l'occasion, en passager clandestin. Mais à sa différence, quand il revient au pays, il égorge, faut-il le rappeler, celle qui l'accueille avec bonté. La seconde partie passe à d'autres personnages, et à une sombre histoire d'inceste avorté : Bertrand Lombard croit voir revivre sa femme sous les traits de sa fille : « Je serai – s' imagine-t-il – l'Orphée d'une nouvelle Eurydice » (p. 732) ; la mort le frappe

---

récit qui vaille, dans le premier Livre des Rois, l'histoire d'Ammon et de sa sœur Tamar [...] » (p. 337) ?

<sup>33</sup> De même dans *Les Songes et les Sorts*, où Marguerite Yourcenar recueille au contraire ses rêves les plus personnels, « L'Avenue des décapités », où « vingt-cinq têtes roulent sur le sol », tandis que « la marée montante du sang recouvre l'horizon, le monde et nous-mêmes » (*EM*, p. 1566 et 1567). Voir aussi, plus insidieuse, la réécriture du mythe d'Antigone dans *Feux* : quand l'héroïne monte sur les remparts, « sa face exsangue prend place sur les créneaux dans la file des têtes tranchées » (*OR*, p. 1108).

<sup>34</sup> Il en ira de même de son théâtre : *Sud* est situé en Virginie à la veille de la guerre de Sécession, *L'ennemi* au XVIII<sup>e</sup>, *L'ombre* en Angleterre et en décembre 1888.

au bord du forfait. Imbroglia. Entre les trois parties du roman, la troisième mettant brièvement en scène une autre Jeanne, femme écrivain qui se propose d'écrire, précisément, la vie de Bertrand Lombard, le lien le plus manifeste est la chaîne de cou que la mer a rejetée autrefois aux pieds du jeune Hoël, qu'un sien ami rejette à la mer, mais qu'il retrouve après bien des péripéties dans le coffre de Morgane – c'est pour en percer le secret qu'il l'égorge – et que le lecteur retrouve notamment autour du cou d'Hélène Lombard. Rien d'étonnant que la Jeanne écrivain de la troisième partie, qui aperçoit une chaîne semblable dans les cartons de sa brodeuse et plus tard encore au British Museum, s'offre un épouvantable cauchemar, où son mari lui tranche la gorge (p. 835). Ce dangereux bijou n'est-il qu'un autre *denier du rêve*, la pièce de monnaie que Marguerite Yourcenar fait passer de main en main dans son roman de ce titre, façon comme une autre de créer un lien matériel entre des personnages disparates et douloureusement leurrés? ou plutôt une forme fantastique de cette transmission de trace corporelle – en l'occurrence une tache de beauté – que Mishima, dans *La Mer de la fertilité*, son testament spirituel, utilise à manifester la triple réincarnation de son personnage de Kiyooki? Si Marguerite Yourcenar se fait l'écho de cette grossière facilité de composition dans son essai sur l'écrivain japonais, son bouddhisme à elle ne conçoit la réincarnation qu'au niveau d'une transmission impersonnelle de l'élan vital, conjointe aussi bien à cette « vision du vide » où l'être individuel doit finalement s'abîmer. Si elle utilise, pour reconstituer la tragédie de Jeanne de Reval, l'épreuve qu'elle-même vient de vivre avec le dernier homme aimé, c'est sans prétendre assurément que Jeanne revit en elle, préférant voir sans doute, dans la coïncidence incomplète de leurs destinées, le signe d'une sororalité d'âme. Mais qu'est-ce qui a pu entraîner Julien Green à écrire *Varouna* – le livre, précisément, pour lequel il abandonne *Le Malfaiteur* et la confession de Jean? On comprend mieux si l'on parcourt la liste de ses lectures de l'été 1934 : le 29 juillet, *Le Problème de la vie*, de Trebitsch Lincoln ; le 18 juillet, *Les Grands Initiés*, de Schuré ; le 10 juillet et le 20 juin, *Mystiques et magiciens du Tibet* et *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, d'Alexandra David-Neel – cette grande voyageuse dont on trouve dans la bibliothèque de Petite-Plaisance, parmi tant d'ouvrages consacrés à la sagesse orientale, *With Mystics and Magicians in Tibet*, et *Immortalité et réincarnation*. À la date du 11 juin 1934,

Green consigne dans son journal : « Lecture d'un livre sur la mort et la vie future, livre médiocre, mais plein d'un bric à brac hindouiste [...]. La réincarnation, j'y croirais volontiers [...] »<sup>35</sup>.

Le bouddhisme de Julien Green eût paru bien frelaté à Marguerite Yourcenar, si même le sien propre, qui n'aura jamais été allégeance, inspire des doutes aux connaisseurs. Il n'aura en tout cas été pour Green qu'un interlude, libérant son vertige et son goût du fantastique, en attendant le retour de spiritualités plus occidentales<sup>36</sup>. Ce qu'elle et lui en ont gardé de plus sûr, à l'opposé des violences dont ils ont littérisé l'expérience, c'est la compassion. Une compassion qui s'étend aux bêtes autant qu'aux hommes, mais qui aura dû se frayer un chemin tortueux à travers la cruauté de l'Autre et la paradoxale hantise qu'on en garde. Dira-t-on que chez Yourcenar, la compassion n'a jamais atteint l'ennemi le plus intériorisé : l'aimé incapable d'aimer ? D'Éric et de Sophie, au temps des règlements de compte, qui reçoit en fin de compte le *coup de grâce* ? Mais les grands récits de la maturité valorisent, en la personne d'Hadrien ou de Zénon, le quant à soi homophile, pour qui l'entrevison du vide est apaisement, sinon apothéose. Aux yeux de Jeanne, dans *Le Labyrinthe du monde*, Égon sera finalement, à l'image du Christ flagellé, un pitoyable « homme des douleurs » (*EM*, p. 1309)<sup>37</sup>. Chez Green, même contraste, mais le vide est plein, ou attend de l'être<sup>38</sup> : l'Autre a d'abord été le diable ; il aura finalement quelque chose de Dieu, incarné lui aussi dans l'homme supplicié.

Sur cette voie, celui qui aura rapproché le plus, fût-ce épisodiquement, les deux écrivains, c'est François, le poète du

---

<sup>35</sup> Relevé par Jacques Petit dans sa notice sur *Varouna*, t. II, p. 1487. Mais de quel livre s'agit-il ?

<sup>36</sup> Reste que, visitant l'Iran en 1977, il note à la date du 6 octobre : « Il me semble que nulle part ailleurs le sens et la valeur du vide n'ont été compris comme l'a fait le génie oriental » (t. VI, p. 408). Et le 1<sup>er</sup> juin 1984, au temple bouddhiste de Frohnau, « [...] règne là une paix profonde [...]. Le vide repose de la vie » (*L'Expatrié*, p. 106).

<sup>37</sup> Voir à ce sujet les actes de l'important colloque de juin 1996 à Montréal : *Marguerite Yourcenar. Écritures de l'Autre*, publiés sous la direction de Jean-Philippe BEAULIEU, Jeanne DEMERS et André MAINDRON, Montréal, XYZ, 1997.

<sup>38</sup> Témoin le *Journal*, à propos de Louise de Vilmorin s'alarmant du vide de sa vie : « [...] il n'y a que Dieu qui puisse remplir ce vide » (t. V, p. 606, 18 juin 1971). L'idée est courante en théologie. La formule est en l'occurrence attribuée au père Lallemand, un religieux du XVII<sup>e</sup>. Et à propos de la conscience orientale du vide : « Le vide est là comme pour capter Dieu » (t. VI, p. 408, 6 octobre 1977).

*Cantique des créatures*. Le temps me manque pour faire davantage ici qu'ouvrir une piste, sentier de traverse plutôt que voie royale<sup>39</sup>. Encore faudrait-il prendre le temps de s'entendre sur les mots. « La chose signifiée authentifie le signe », dit dans *L'Œuvre au Noir* le saint prier des Cordeliers, commentant pour Zénon l'athée les représentations traditionnelles de la Vierge (*ON*, p. 720). Mais qui douterait que les mêmes signes ne signifient pas nécessairement les mêmes choses ? Les grands livres de Marguerite Yourcenar ont pris du temps à s'écrire, plusieurs fois repris. On sait que le titre du dernier volume du *Labyrinthe du monde*, *Quoi ? L'Éternité* (posthume), fait emprunt quelque peu profane aux « Fêtes de la patience », d'Arthur Rimbaud<sup>40</sup>. Tournons-nous une dernière fois vers Julien Green. Passé quatre-vingts ans, il entreprend d'écrire, sous le titre de *Frère François*, une biographie du saint d'Assise, une de plus. Il l'a rencontré, nous dit son préfacier dans la Pléiade, à l'âge de dix ans, dans un livre bien évidemment : « Coup de foudre »<sup>41</sup>. « Coup de la grâce », dirait Green<sup>42</sup>. Après les *Fioretti*, découvertes en 1934 et diverses lectures sur le sujet, l'abbé Englebert lui envoie, en 1946, sa biographie de François, lui suggérant d'en faire autant<sup>43</sup>. Le projet ne se

---

<sup>39</sup> Les mentions de François ne manquent pas dans la bouche ou sous la plume de Marguerite Yourcenar. À Matthieu Galey, lui demandant si la leçon de François d'Assise peut encore être comprise aujourd'hui, elle répond : « Plus que jamais, [...] François est notre maître à tous » (*YO*, p. 258). À propos d'Elisabeth de Hongrie, elle célèbre « la flamme séraphique de François d'Assise, dont l'exemple et la prédication l'inspirèrent, sans qu'elle l'ait jamais rencontré sur les chemins de la vie » (« Jeux de miroirs et feux follets », *EM*, p. 339). Ailleurs, elle loue « l'églogue franciscaine » pour l'amitié qu'elle témoigne à l'animal (« Gita Govinda », *EM*, p. 357). À ce propos, André Tourneux, de l'Albertine, me signale une lettre de Marie Gevers, datée du 7 décembre 1957, à Carmen d'Aubreby, qui avait envoyé à Marguerite Yourcenar la brochure où elle racontait, sous le titre de *Frère François (Terre allemande)*, son expérience de captivité. Marguerite Yourcenar répondit : « Votre petit livre m'a infiniment émue » (Lettre inédite, du 29 novembre 1957). Et Marie Gevers : « Je croyais Marg. Yourcenar un être dur – mais puisqu'elle a aimé – et compris Frère François, je revois cette opinion » (Lettre inédite, Bibliothèque de l'Albertine, 4877/176).

<sup>40</sup> Second vers du poème intitulé « L'Éternité », daté de mai 1872 et inséré sans titre, avec quelques variantes, dans *Une Saison en enfer* en 1873. Marguerite Yourcenar adopte la graphie de 1873, Julien Green celle de 1872.

<sup>41</sup> « The Words of Saint Francis », London, Dent and Co, 1904. Les informations ou citations qui suivent sont empruntées à cette préface de Giovanni LUCERA (*OC*, t. VI, p. 966 sq.) et à la Notice de Damien VORREUX (*ibid.*, p. 1716 sq.).

<sup>42</sup> À l'exemple du XVII<sup>e</sup> siècle (*Ce qu'il faut d'amour à l'homme* – une des œuvres autobiographiques –, t. VI, p. 945).

<sup>43</sup> Toujours dans la préface de G. LUCERA, p. 968.

*La non-relation avec Julien Green*

précise qu'en 1981, ne s'achève qu'en 1983. L'écrivain, nous dit-on, s'est astreint à « une intense préparation scientifique », il « s'est plié à l'ascèse de la documentation »<sup>44</sup>, ce qui en rappelle d'autres. L'ouvrage paraît avec, en exergue, ces deux vers de Rimbaud :

*Elle est retrouvée.  
Quoi ? – L'Éternité.*

Un biographe me dirait – pour peu qu'il soit resté positiviste – : vos rapprochements de textes ne sont corroborés d'aucun fait véritablement probant. Je lui répondrais : vous avez raison, ce n'est que de la littérature.

---

<sup>44</sup> Notice, OC, t. p. 1758.